

LES

PÊCHEURS DU TRÉPORT

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. F. LALOUÉ ET ANICET BOURGEOIS,

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre National du Cirque-Olympique.



DISTRIBUTION :

HURET, pêcheur.....	M. HENRY.	LOUISE, femme de Huret.....	M ^{lle} ISABELLE.
GALPARD VACOSSIN, cultivateur.	M. RAYMOND.	CATICHÉ, femme de Gaspard.....	M ^{me} DELILLE.
VINCENT, carabinier.....	M. DUPES.	JEANNETTE.....	M ^{lle} ANITA.

Le scene se passe au Tréport, près la ville d'Ét.

Le théâtre représente la maison de Huret, ouverte au fond et laissant apercevoir la jetée.

SCÈNE I.

LOUISE, CATICHÉ, FEMMES DE PÊCHEURS, ENFANS, VIEILLARDS.

(Au lever du rideau, l'usage, grande mer, de vieux marins, les plus anciens vers la mer, méritent avec eux le mouvement des barques. Dans l'obscur, les femmes (s'agenouillant devant une image de Notre-Dame de Bon Secours, implorant sa protection.)

CHŒUR DE FEMMES ET DE VIEILLARDS.

Ave de M^{re} Louis Pape.

Ave Maria,
De nos vœux, bonne sainte.
Entends la plainte,
Ave Maria.

LOUISE.

Soyez nous prospère,
Exaucez nos vœux.
Portez notr' prière
Au trône des cieux.

CHŒUR.

Ave Maria, etc.

LOUISE.

Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin ;
Vous êtes la voile
Du pauvre marin.

(A la fin de ce couplet, l'usage paraît être appari.)

UN MARIN.

Ils sont sauvés... la mer se calme... ils entrent en rade.

(Toutes les femmes qui se sont levées, s'agenouillent et reprennent le chœur.)

Ave Maria,

Ah ! mercl, bonne sainte !
Non, plus de plainte ;

Ave Maria.

(Toute moude court à la jetée en prenant des sacs de poisson.)

LOUISE.

O mon dieu que je suis heureuse !... je reconnais sa barque... la voilà !... tenez, Catiché... presque à l'entrée du port... la première. (Revenant dans sa maison.) Mon pauvre Huret !

CATICHÉ.

Ah bah ! vous êtes bien bonne de vous donner tant de chagrin pour un homme.

LOUISE.

Mais c'est que je l'aime, cet homme... c'est mon mari.

CATICHÉ.

Oh ! les maris !... le meilleur ne vaut pas grand chose.

LOUISE.

C'est le père de Marie... ma jolie petite fille qui dormait là, pauvre enfant, tandis que moi je pleurais... Voulez-vous que je vous dise, Catiché ?

CATICHÉ.

Quoi ?

LOUISE.

Je suis sûre que c'est la bonne vierge, patronne de ma petite Marie, qui n'a pas voulu qu'elle perdît son père dans cette tempête.

CATICHÉ.

C'est possible, que la vierge ait fait ce miracle pour votre enfant ; mais ce n'est pas pour votre mari, qui est un vaurien comme les autres... comme le mien, par exemple.

LOUISE.

Dites de votre mari ce que vous voudrez, Catiché, je ne puis pas vous en empêcher ; mais le mien est un excellent homme qui, tous les jours, expose sa vie pour sa femme et ses enfans.

CATICHÉ.

Oui, et qui, lorsqu'il est revenu de la pêche,

passé une partie de son temps à rajoler cette petite mijaurée de Jeannette dont ils raffolent tous ici parce qu'elle a une taille de guêpe, le nez en l'air et un teint couleur de farine... une vraie tête de poupée.

LOUISE.

Je l'aimerais tant, mon mari, qu'il me reviendra, soyez-en sûre.

CATICHE.

Bean moyen... ces scélérats d'hommes ! plus on les aime et plus ils vous négligent... c'est comme M. Gaspard Varossin, mon respectable époux, qui, à son âge veut aussi courtoiser cette petite Jeannette... parce qu'elle est parisienne.

LOUISE.

Et qu'elle a dix-huit ans... qu'elle est jolie.

CATICHE.

Jolie !.. Ça dépend des goûts... figure effrontée !..

LOUISE, qui a remonté le théâtre.

Les barques sont dans le port... Huret me fait signe avec son bonnet. (Élevant la voix.) Oui, mon ami, me voilà... aborde donc bien vite... quel bonheur !

CATICHE.

Tenez, voilà aussi quelqu'un qui arrive très vite et qui vient au-devant de votre mari... Mademoiselle Jeannette.

LOUISE.

Elle peut venir là à présent; moi j'y ai passé la nuit.

CATICHE.

Eh ! Dieu me pardonne !.. M. Gaspard Varossin l'accompagne... quelle infamie !

LOUISE.

Laissez donc faire... elle occupe tout le monde, il n'y a de danger pour personne.

SCÈNE II.

CATICHE, GASPARD, JEANNETTE, LOUISE, au fond du théâtre faisant des signes à Huret. Gaspard et Jeannette entrent en se donnant le bras.

CATICHE.

Eh bien ! ne vous gênez pas... faites comme si je n'étais pas là.

GASPARD.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CATICHE.

Je veux dire que donner le bras à une jeune fille, ça ne convient pas à un homme marié... qui n'en ferait jamais autant pour sa femme.

GASPARD.

Tu es folle.

JEANNETTE.

J'ai rencontré M. Gaspard qui m'a offert son bras.

CATICHE.

Ce n'est pas difficile de se rencontrer quand on se cherche.

CATICHE.

Je te rencontre toute la journée, et pourtant je ne te cherche jamais.

CATICHE, outrée.

Butin, va !

JEANNETTE, à part et reprenant le bras de Gaspard. Quand ce ne serait que pour la faire enrager.

(Haut.) Allons, M. Gaspard, venez, voilà les barques qui abordent... je veux embrasser mon cousin Huret.

CATICHE.

Oui, va l'embrasser... et sa pauvre petite femme qui est là... Oh ! les monstres d'hommes ! on ne trouvera donc jamais le moyen de s'en passer.

SCÈNE III.

HURET, CATICHE, LOUISE, GASPARD, JEANNETTE.

LOUISE, en embrassant son mari.

Me voilà bien heureuse !.. Je suis fille de marin... femme de pêcheur, et je tremble toujours quand tu es en mer par un gros temps...

HURET.

Sois tranquille ; je ne mourrai pas dans l'eau salée.

JEANNETTE.

Bonjour, mon cousin Huret.

HURET.

Bonjour, ma cousine... j'embrasse !.. Ah ! permettez, après une tempête... c'est le droit du pêcheur.

CATICHE, bas à Louise.

Vous souffrez ça, vous ?

LOUISE, de même.

C'est sa cousine...

GASPARD, à part.

Huret embrasse toujours, lui... quand il ne pleut pas, c'est à cause du beau temps, et quand il pleut, c'est à cause de l'orage...

HURET.

Ma cousine, voici un petit bonnet qu'un pêcheur anglais m'a passé... c'est de la contrebande... faut rien dire...

JEANNETTE.

Merci, mon cousin... il est fort joli... (A part.)

Ce serait charmant pour une paysanne.

LOUISE, s'avançant timidement.

Et moi, mon ami ; m'as-tu rapporté quelque chose ?

HURET, embarrassé.

J'en avais bien l'intention... mais je n'avais plus d'argent...

CATICHE.

Quelle horreur !

LOUISE, avec beaucoup de douceur.

Ne pouvant en acheter deux, tu as bien fait de faire un cadeau à notre cousine qui n'est ici qu'en passant... moi, j'y suis pour toujours...

HURET, gêné par la modération de sa femme.

Oui... oui... sans doute. (A part.) Quelle bonne petite femme ! Que c'est bête d'avoir d'autres idées.

LOUISE, qui a pris dans son tablier quelques petits objets.

Tiens, mon ami, j'ai employé mon temps pendant ton absence... voilà des bretelles et une ceinture que je t'ai faites ; c'était pour penser toujours à toi...

HURET.

Merci, ma bonne petite Louise... (A part.) Voilà des bretelles qui me font rougir... c'est qu'elle est gentille aussi, ma Louise.

(Il va pour embrasser sa femme.)

JEANNETTE.

Mon cousin... mon cousin... trouvez-vous que votre bonnet couvrait à ma figure ?

CATICHE,

Oh ! la coquette !

HURET.

Vous êtes charmante... (A part.) Tout demême, elle est plus éveillée que ma figure.

JEANNETTE.

Eh bien ! venez me reconduire pour vous faire honneur de votre cadeau.

HURET.

Ça y est... femme, je vas revenir.

CATICHE, bas à Louise.

Comment ! vous ne lui défendez pas de sortir.

LOUISE, s'approchant de son mari.

Huret, tu n'as pas encore embrassé ta fille ?

HURET.

C'est juste... ça passe avant tout, ça ; à tantôt, cousine... (Aux marins.) Vous, mes amis, au revoir.

CHOEUR.

Air : *Picnics des lagunes.*

La voile est parée,
Sur tous ses agrès,
Jusqu'à la marée
Serons nos filets.
Si dans la tempête
Nous avons du cœur,
C'est pour tenir tête
Aux vents en fureur.
Allons !
Chantons !
La voile est parée
Sur tous ses agrès,
Jusqu'à la marée
Allons ! serons nos filets.

HURET.

Amis, ne craignons plus l'orage,
Ici, la joie et le repos.
Le bonheur attend au rivage,
Le marin qui brave les flots !

REPRISE DU CHOEUR.

La voile est parée, etc.

[Les marins, leurs femmes et Jeannette sortent. Gaspard veut suivre Jeannette, mais Catiche le prend par le bras et le retient. Huret et sa femme entrent dans la chambre à gauche.]

SCÈNE IV.

GASPARD, CATICHE.

CATICHE, outrée.

C'est ça, vous allez la suivre.

GASPARD.

Mais non... je m'en allais... comme on s'en va... comme tout le monde...

CATICHE.

Taisez-vous ?

GASPARD.

Je ne demande pas mieux... la conversation est si agréable avec toi. (Il va pour sortir.)

CATICHE, le ramenant.

Rester là... vous m'entendrez.

GASPARD.

Mais c'est justement pour ne pas t'entendre que je veux m'en aller...

CATICHE.

Oui, vous aimeriez mieux entendre la petite voix flûtée de Jeannette vous dire des choses qu'elle ne peut pas ?..

GASPARD.

Je ne sais pas si tu penses ce que tu dis, mais ce que tu dis t'est guère amusant... si c'est fini, je m'en vas...

CATICHE.

Vous ne vous en irez pas, monsieur, que je ne vous aie dit tout ce que j'ai sur le cœur.

GASPARD.

Comme ça peut être long, je te demande la permission de m'asseoir.

CATICHE.

Là, voyez, s'il n'y a pas de quoi faire damner un saint... tu sais pourtant bien que ton sang-froid me met en fureur.

GASPARD.

Tu sais bien, toi, que c'est ta fureur qui m'a donné mon sang-froid.

CATICHE.

C'est à eu devenir folle.

GASPARD.

Il y a six ans que cela dure... Je dois en avoir pris l'habitude, où je ne m'y ferai jamais.

CATICHE, avec une grande volubilité.

Eh bien ! moi, qui n'ai pas l'habitude d'être trompée sans me plaindre, je dirai partout que vous vous dérangez pour une petite drôlesse qui, parce qu'elle a été marchande de modes, croit qu'elle vaut mieux que toutes les femmes du pays : qui pense que son tablier de soie et son bonnet à la folle en font une grande dame ; qui se croit riche, parce que son maître l'a fait héritière de quelques mille francs ; mais je la dévoilerai, mais je ferai connaître sa conduite... la tiens aussi, montre !... on vous montrera au doigt tous les deux... on plaindra une pauvre femme qui n'a rien à se reprocher... ta Jeannette sera chassée du Tréport... les honnêtes gens ne voudront plus te voir... voilà ce que je te prédis... ça arrivera... le Ciel te punira.

Air : *Une députation de demoiselles.*

Les monstres d'hommes,
Fol's que vous sommes,
D'adorer ça !
Soyez fidèle !
Pour un' donzelle
Qui fait la belle
Tis vous planifol !

Ah ! monsieur, c'est une bêtise !

Après six ans d'ménage !

Ah ! redoutez ma fureur !

Si vous blessez mon cœur,

On peut, l'éco al peur,

Se conformer à l'usage,

Et se laisser d'être sage.

Gare à votre honneur !

Les monstres d'hommes, etc.

Vo' fil' sans trop de façon,

Veut que t'ul qu'ell' épouse.

Soit le pins joll garçon.

Moi je savais l'effet

Qu'un bel homme nous fait,

Et, voyez comme on se blousse :

Pour ne pas être jalouse,
J'avais pris le plus laid.

Les monstres d'hommes, etc.

GASPARD, qui ne l'a pas écoutée, tirant sa montre.
Dis donc, ma petite femme, v'la midi... Je
vais voir à la ferme si les charretiers sont ren-
trés...

CATICHE, tombant sur une chaise.
Tuez-vous donc à faire des reproches à un
être comme ça !... ah ! je me meurs !...

(Elle feint de s'évanouir.)

GASPARD.
Qu'est-ce qui lui prend donc... Catiche, je vas
l'envoyer madame Huret.

CATICHE, se relevant.
C'est inutile,

GASPARD.
Je m'en doutais.

CATICHE.
Il me laissait là le brutal ! Mais il n'a donc pas
un seul endroit sensible.

GASPARD.
Si fait les oreilles... C'est pour ça que je
m'en vas.

UN GARÇON DE FEMME.
Monsieur Gaspard, monsieur Gaspard.

GASPARD.
Qu'est-ce qu'il y a mon garçon.

LE GARÇON.
Il y a une lettre...

CATICHE.
Une lettre je veux la voir.

LE GARÇON.
Ça vient de chez le roi... du château d'Eu.
GASPARD, à sa femme.

Tu crois peut-être que j'ai quelque intrigue
avec une duchesse... Je vais lire tout haut pour
te rassurer. (Il lit.) « Mon cher cousin... » tiens
c'est de Vincent...

CATICHE.
Vincent Huriot, qui est parti dans les carabi-
niers.

Justement. (Reprenant sa lecture.) « Mon cher
cousin... l'état militaire est une belle chose
pour ceux qui regardent défiler la parade... Le
carabinier est beau sous les armes, mais la cui-
rasse lui scie diablement les épaules, surtout
quand il a fait dix lieues d'escorte. C'est pour
vous dire que je serais allé dès hier me jeter
dans vos bras ; car je viens d'arriver à la ville
d'Eu, mais le poulet d'Inde à brosser, le four-
niment à astiquer et mon épaule à refaire,
m'ont retenu jusqu'à ce matin. J'ai un coupé de
quelques jours. J'en profiterai pour aller vous
embrasser ainsi que votre aimable femme.

CATICHE.
Aimable femme ! Celui-là au moins ne pense
pas comme vous.

GASPARD.
Je ne dis pas... Chacun ses opinions, c'est
juste. (Reprenant sa lecture.) « Ainsi que votre
aimable femme. » Oh ! ça y est. « Mon cousin
Huret et ma jolie cousine Louise. Vous verrez
ce que deux années de service peuvent faire sur
le physique et le moral d'un jeune homme ; vous
verrez enfin ce que c'est qu'un carabinier en
grande tenue, aimant également son pays et les

belles. VINCENT, carabinier au 1^{er} régiment.
CATICHE.

Ah ! nous allons voir, monsieur Gaspard Va-
cossin !... à mon tour maintenant... Vincent
était un des plus beaux garçons du Tréport...
il m'a fait la cour...

GASPARD, distrait.
Ah !

CATACHE.
Et puisque vous m'y forcez je pourrais bien
ne pas être aussi cruelle qu'autrefois...

GASPARD.
Ah ! (A part.) Je crains bien plutôt qu'il ne
courtise Jeannette...

CATICHE.
Il faut nous occuper de le bien recevoir ce
cher Louis... ce bon cousin...

GASPARD.
Oui nous le logerons à la maison...

CATICHE, à part.
Rien ne lui fait... Cette Jeannette l'a ensorcelé.

GASPARD, à part.
En le tenant à la maison, je le surveillerai
mieux... Il ne pourra pas voir Jeannette.

CATICHE, aussi à part.
Autrefois il m'aurait joliment battue pour en
dire moitié moins que ça... C'était le bon tems.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HURET, LOUISE.

HURET, sortant de sa chambre.
Je ne fais qu'aller et revenir.

LOUISE.
Bien vrai.

HURET.
Puisque je te l'assure.

GASPARD.
Dis donc Huret, tu ne sais pas, notre cousin
Vincent arrive aujourd'hui... tout à l'heure... il
faut le recevoir.

CATICHE.
Oh ! qu'il doit être beau en carabinier...

LOUISE.
Ce pauvre cousin... il y a bien long-temps
qu'on ne l'a vu !

HURET, qui paraît contrarié.
Mais enfin quand vient-il ?

CATICHE.
Aujourd'hui, tout à l'heure.

HURET, à part.
Diable. (Haut.) C'est que j'ai affaire dans la
ville. (A part.) Jeannette m'attend.

GASPARD.
Moi aussi j'ai affaire. (A part.) Pourvu que je
retrouve Jeannette à présent.

CATICHE, à Louise.
Voyez-vous comme ils sont vexés... je parie-
rais qu'ils ont tous deux un rendez-vous avec
cette effrontée.

LOUISE, à Catiche.
Laissez, je vais arranger tout cela. (Haut.)
Huret, puisque notre cousin arrive... il faut lui
préparer une petite réception... un déjeuner...
il faut que toute la famille y soit... mon cou-
sin Gaspard, Catiche et Jeannette qui est aussi
notre cousine...

C'est ça.

GASPARD.

Bravo !

CATICHÉ, à part, à Louise.

En voilà bien d'une autre, à présent... Comment, vous voulez qu'elle déjeune avec votre mari !...

LOUISE, de même.

Il serait allé chez elle... j'aime bien mieux qu'elle soit chez moi...

HURET, prenant la main de Louise.

Comme tu as bien arrangé ça, ma petite femme... Toi, Gaspard, va au-devant de Vincent... moi, je vais chercher Jeannette...

LOUISE.

C'est bien... va mon ami, dépêche-toi...

CATICHÉ, bas à Louise.

Vous êtes bonne enfant, par exemple !

LOUISE, de même.

Mais laissez-moi donc faire (Haut.) Huret !... mon petit... si tu descendais à la cave avant de t'en aller...

HURET.

Ah !... à la cave !

LOUISE.

C'est toi qui connais tout ça.

HURET.

Oui, ma petite femme... c'est dit...

LOUISE.

Et puis, pour faire un déjeuner présentable pour Vincent... pour Jeannette... je n'en finirai pas toute seule... (Le caressant.) Oh ! tu serais bien gentil si tu voulais m'aider.

HURET, la regardant avec bonté.

Est-ce qu'on peut rien te refuser à toi...

GASPARD.

Moi je vais aller chercher Jeannette.

HURET.

Va, mon vieux (A part.) Celui-là, je peux le laisser avec elle, il n'y a pas de danger...

CATICHÉ, à Louise, à part.

Vous allez voir comme je vais le mener ; ah ! je ne suis pas si bonne que vous. (Haut.) Gaspard, où allez-vous ?

GASPARD.

Je vais chercher Jeannette.

CATICHÉ.

Je vous le défends...

GASPARD.

Raison de plus !...

CATICHÉ.

Vous n'irez pas !

GASPARD.

Madame Gaspard Vocassin, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects...

CATICHÉ.

Restez !... restez !... je le veux !...

GASPARD, sortant.

Mes compliments à mon cousin Vincent, madame Vocassin, si vous le voyez avant moi...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté GASPARD.

CATICHÉ, à Louise.

Que dites-vous de cela.

LOUISE de même.

Je dis que vous prenez un mauvais moyen... La colère réussit mal...

CATICHÉ, de même.

Croyez-vous faire mieux.

LOUISE, de même.

Je l'espère !... (Haut à son mari, qui met la table.) Ce bon Huret... tu es bien gentil, va.

CATICHÉ.

Oui !... parce qu'il ne peut pas faire autrement.

LOUISE.

Taisez-vous donc ; vous allez le fâcher... (A Huret.) Je vais finir ça... monie le vin...

HURET.

Faut-il quelque chose de fin ?

LOUISE.

Oui sans doute... Il y aura des dames.

(Huret sort.)

CATICHÉ.

Quelle drôle de petite femme vous faites.

LOUISE.

Pourquoi ça.

CATICHÉ.

Il semble qu'il n'y ait rien de trop bon pour Jeannette...

LOUISE.

Catiché, tu n'entends rien aux hommes.

CATICHÉ.

C'est possible... mais j'étranglerais mon gros scélérat, plutôt que de recevoir Jeannette chez moi...

HURET, apportant un panier plein de bouteilles. Si on est pas gai avec ça, il y aura du malheur... (On entend des cris de joie.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DES MATELOTS, DES FEMMES, amenant en triomphe VINCENT, chez son cousin HURET.

CIEUR.

De Piquet.

Vive notre soldat !

Moi Dieu quel bel état !

Comme on se forme,

Sous l'uniforme !

Nous vous ramenons votre ami,

Nous chantons votre retour ici.

VINCENT.

Merci ! merci !

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !

L'enfer du port est de retour ;

Chantons, fêtons cet heureux jour.

HURET.

Voici, de ma Jeannette,

Le joyeux compagnon.

LOUISE.

Ah ! quel jour d'allégresse,

C'est pour notre maison.

VINCENT.

Le plaisir que j'éprouve,

Amis, auprès de vous,

Est bien doux ; dans mon cœur,

Je sens le bonheur.

CATICHÉ.

Je crois que je le trouve encore plus beau garçon.

VINCENT.
C'est bon.

(A Louise.)

Vous êtes embellie.

LOUISE.

C'est donc par le bonheur.

VINCENT, à Catiche.

Ei vous toujours joie.

CATICHE.

Ah ! Dieu ! c'est le malheur.

VINCENT.

Le malheur !..

CATICHE.

Gul, le malheur !..

CHOUK.

Vive notre soldat, etc.

VINCENT, après avoir embrassé tout le monde.
Il n'y a plus de parents ?..

HURET.

Il manque Gaspard, mais il va revenir bientôt...

VINCENT.

Ah ! le père tranquille !..

CATICHE.

Oui... il est allé chercher M^{lle} Jeannette.

VINCENT.

Qu'est-ce que c'est que ça, M^{lle} Jeannette...

HURET.

Encore une cousine...

VINCENT.

Est-elle jolie aussi, celle-là ?..

LOUISE.

Vous allez la voir, elle déjeûne avec nous...

HURET.

Elle est charmante... tu sais, des petits airs de Paris... bon genre.

VINCENT.

Oh ! si je connais ça... La Parisienne a des manières qui plaisent au civil comme au militaire... (Aux matelots qui l'ont accompagné.) Mes anciens... je vous remercie de votre bon accueil... quoique carabinier... je n'en suis pas fier... je me rappelle que j'ai porté la jaquette... si mon devoir et le service du roi me le permettent... j'irai chez chacun de vous manger une friture et embrasser les enfants... et les mamans... Au revoir mes amis... au revoir !..

(Les matelots sortent en reprenant le chœur précédent.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES MATELOTS.

VINCENT.

C'est assez flatteur de rentrer dans sa patrie entouré de l'estime de ses concitoyens...

CATICHE.

Quel bel uniforme !.. vous êtes superbe comme ça...

VINCENT.

On me l'a dit dans toutes les garnisons...

CATICHE.

Quelle belle cuirasse...

VINCENT.

C'est vrai que ça brille assez... (A part.) C'est dommage que ça éreinte tant les épaules...

CATICHE.

Vous devez faire bien des conquêtes, monsieur Vincent...

VINCENT.

J'avoue que le carabinier a de grands avantages... Il a cinq pieds quatre pouces, et il est adoré en raison de son amabilité...

HURET.

Le fait est, que tu es changé, qu'on ne le reconnaîtrait plus...

LOUISE, qui s'occupe du déjeuner.

Et à votre avantage ! mon cousin...

CATICHE, malade.

Oh ! bien certainement.

VINCENT, à part.

Allons, le physique fait son effet !.. C'est égal, c'est lourd... (Haut.) Belle Catiche, vous êtes donc d'avis que je suis mieux comme ça qu'en paletot ?..

CATICHE.

Quelle différence !..

LOUISE, toujours occupée.

Tiens, sans doute... Il est gentil comme tout avec son dos en fer... c'est aussi brillant que mes casseroles...

VINCENT, à part.

Allons, ça marche... le carabinier va se trouver entre deux feux...

LOUISE.

Je vais mettre le couvert... venez m'aider Catiche...

HURET, à Vincent.

Toujours après les femmes !.. tu ne changeras donc pas... viens ici...

VINCENT.

Dam !.. on est garçon... on n'est pas sage comme toi...

HURET, soupirant.

Ah ! oui... j'étais sage autrefois... mais à présent, j'ai de mauvaises idées... depuis que Jeannette est revenue au pays, je suis tout drôle...

VINCENT.

Ah ça ! mais c'est donc une beauté...

HURET.

Mon Dieu, elle ne vaut pas mieux que ma femme... elle ne la vaut pas, même... mais c'est un guignon, j'en suis fou...

VINCENT.

Il n'y a pas de mal à ça ! (A part.) Tant mieux, il y en a une petite femme à consoler... Ça me va... d'autant mieux, que l'admirable est charmante... par exemple j'adorais ma cuirasse... c'est bon pour l'œil, mais ça gêne en diable pour le sentiment.

CATICHE.

Voilà vos invités... mon volait en tête.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GASPARD, JEANNETTE et quelques invités au déjeuner.

CHOUK.

Mes amis rendons hommage,

A ce beau carabinier,

Ce repas, selon l'usage,

Ne sera pas le dîner.

VINCENT, à Gaspard.

Eh bien ! père tranquille, comment ça va-t-il ?

GASPARD.

Tu vois, mon garçon !... comme un homme qui est enchanté de te voir !..

VINCENT.

Cette jolie dame que tu nous amènes est sans doute la cousine Jeannette ?..

JEANNETTE.

Oui, Monsieur...

VINCENT.

Voulez-vous permettre à un carabinier ?..

JEANNETTE.

Mais sans doute. (A part.) Il est fort bien...

GASPARD.

En v'là encore un qui embrasse... c'est une maudie qu'ils outapparemment...

VINCENT, à Jeannette.

Je vous avais reconnu tout d'abord pour une parisienne... Il y a toujours un chic dans la tournure !.. un fion dans la toilette !.. le bonnet seulement ne sent pas la rue Vivienne !.. c'est sans doute une production du département ?..

JEANNETTE.

Vous l'avez deviné... c'est mon cousin qui m'en a fait cadeau ce matin...

VINCENT.

Voyez-vous ce que c'est d'avoir été en garnison à Paris ?.. comme on se forme.

JEANNETTE, ôtant le bonnet.

Il fait une chaleur étouffante... pour déjeuner surtout !..

CATICHE, à Louise.

Béguéule ! elle ne veut déjà plus du bonnet de ton mari.

LOUISE.

Tant mieux !

HURET, à part.

Il ne fait pas si chaud, elle pouvait bien garder mon bonnet.

VINCENT, à Jeannette.

Eh bien ! toi de carabinier, vous êtes encore plus jolie avec ces beaux cheveux.

(Il lui serre la taille.)

GASPARD, à part.

Si c'est pour ça qu'on lui a donné un congé... merci !..

LOUISE.

Allons, à table !.. (Elle désigne les places.) Jeannette ici, entre Huret et Gaspard... mon cousin Vincent, là... entre moi et Catiche... (Aux invités.) Vous, mes amis, comme vous voudrez.

(On s'assied.)

VINCENT.

Que c'est agréable de se retrouver avec de bons parents, de vieux amis, devant une table bien servie... surtout entre deux jolies femmes...

HURET.

Ça vaot mieux que la gamelle, n'est-ce pas ?

VINCENT.

Chaque état a ses désagrémens...

HURET.

A qui le dis-tu ? Nous autres marins nous n'en manquons pas...

VINCENT.

Le soldat a aussi sa ration d'amusemens et de vexations...

AU : Fieri m'plaiode au roi.

Le dimanche, à la barrière,

Oo va pincer soo rigodoo !

Du trouper, l'allure est fière,

Sa t'ne est belle, il a soo ton.

Le carablioler, doot la cuirass' brille,

Est l' plus dangereux à voir,

Car, dans ses rayons, il prend oo' jeu' fille

Comme une alouette au miroir.

Faut les voir autour du quartier, ces pauvres petites, ça viendrait jusque dans la chambre s'il n'y avait pas une consigne et un factieuxaire : — Qui que vous demandez ? que dit le camarade qui drogue. — Le beau carabinier, — ils sont tous beaux !.. — Le plus beau, M. Vincent... Mais moi, pas bête, j' fais savoir que j' suis pas visible à Paris... Ça fait l'effet d'une éclipse de soleil... parce qu'enfin, on a beau être carabinier, on n'est qu'un homme, et quand il vous vient tous les matins une douzaine de femmes, on est forcé de dire...

Non, non, ooo, oon, non !

Plus d' fresaines.

Adieu les bell's, ça donn' trop de peloe,

Je deviens à rien, ma fol.

Oo n' m'aura pas, je pens', malgré moi,

Ou, j' vous l' cach' pas, j'irai m' plaiode au roi.

C'est surtout pour l' mariage

Qu'un bean soldat est recherché,

Par un' blaochisseuse sage

Ou par quelque dam' du marché.

Tout en se donnant pour la rendre beoreuse,

L' trouper s' dit en offrant sa main,

C' matin vous l'avez, belle blanchisseuse,

Pour l' mariag' vous n'passez demalo.

Vous sentez bien qu'on est obligé d'y mettre de la rigueur, on bien on aurait un tas de fatures sur les bras ! Si on les écoutait, on deviendrait bigame, trigame... Je ne chante pas ces gammes-là, moi, et je leur dis : mes petites poules, vous êtes bien gentilles, mais...

Noo, non, ooo, noo, non !

L' mariage

N'est pas l'usage

D' l'oiseau d' passage

Qui s'engag' jamais sa fol.

On n' m'aura pas, je pens', malgré moi,

Ou, j' vous l' cach' pas, j'irai m' plaiode au roi.

CHOEUR.

Célébrons, selon l'usage,

D' la cousine et du cousin,

L'heureux retour au village.

Versez, versez du vin.

HURET, bas à Jeannette.

Ce soir, avec mystère,

J'irai chez vous, ma chère.

JEANNETTE, de même.

Oui, cousin.

GASPARD, bas à Jeannette.

Vous connaissez la flamme

Qui consume moo âme.

JEANNETTE, de même.

Oui, cousin.

GASPARD, de même.

Ce soir, attendez-moi

Et comptez sur ma fol.

JEANNETTE, de même.

Oui, cousin.

CŒUR.

Célébrons, etc.

VINCENT, à Catiche.

S'il vous trompe sans cesse,

Choisissez un vengeur.

Voyez si ma tendresse

Suffit à votre cœur.

CATICHE, de même.

On pourrait se voir à l'ombre,

Sous le grand marronnier.

Mais il y fait bien sombre.

VINCENT, de même.

Je n'y serai pas le dernier.

LOUISE, de même.

Mon cousin, dans une heure,

Seule, dans ma demeure,

Je vous attends ce soir ;

Venez me voir.

VINCENT, à Louise.

Elle aussi.

L'affaire est arrangée.

Avant de voir l'autre affligée,

Je consolerais celle-ci.

ENSEMBLE.

Il faut, avec mystère,

Aller au rendez-vous,

Car, si j'ai son lui plaire,

Cet instant sera doux.

VINCENT, à Louise.

Je vais les ennuier tous.

Au billard.

Sans retard,

Je vous défile

Tous,

Nous ferons la partie.

Allons vite à la poule,

Allons vite et, sans retard,

Déjà la bille roule.

Allons vite au billard.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

CATICHE, LOUISE.

CATICHE.

Il a bien vu que je parlais bas à Vincent ; il n'a pas soufflé le mot, il n'a pas sourcillé ; autrefois il m'aurait battu comme plâtre... Ah ! qu'il est changé... Il était bien plus aimable quand il était méchant...

LOUISE.

Comment ! vous regrettez cela ?

CATICHE.

Ah ! ma chère amie.

Ain : Du temps que la reine Berthe était.

Le bon temps que c'était, (sus.)

Du temps heureux que Gaspard me battait.

Le bon temps que c'était, (sus.)

Du temps heureux que Gaspard me battait.

Si, d'un air un peu tendre,

Un garçon me plaçait,

M'agaçait !

J'savais à quoi m'attendre.

D' mon mari je recevais

Des soufflets.

Quel temps rempli de charmes,

Car, après bien des larmes,

Venait, c'était charmant.

Le raccommodement.

Mais cela se passait (sus.)

Du temps heureux que Gaspard me battait.

Le bon temps que c'était, (sus.)

Du temps heureux qu' mon mari me battait.

A la dans' du village,

Je voyais dans ses yeux

furieux !

Qu'il ferait du tapage.

Si, par malheur, j' valsais

De trop près ;

Son humeur furieuse

Me rendait bien heureuse

Lorsque, dans son courroux,

Il me rouait de coups.

Mais cela se passait, etc.

Oh ! mais je me vengerai... Je me vengerai !..

Adieu, Louise, adieu...

SCÈNE XI.

LOUISE, seule.

La pauvre femme, en excitant la jalousie de son mari, a usé son amour... pourra-t-elle le retrouver ? Dieu le veuille... Mais Vincent va-t-il venir... Je le crois... La fatuité n'est pas ce qui manque aux hommes !.. Il va se croire en bonne fortune. J'ai peut-être tort de m'exposer ainsi...

Ain : Après le bal.

C'est une imprudence,

Mais sans récompense

Est dans ma conscience

Qui fait mon bonheur.

Si, par cette ruse,

Ici je m'abuse,

Je trouve une excuse

Au fond de mon cœur,

Car la jalousie

Troublerait ma vie.

C'est pour ce mourir ;

Ça fait tant souffrir !

SCÈNE XII.

VINCENT, LOUISE.

VINCENT, arrivant, d'un air mystérieux.

Me voici, cousine... Je me suis fait tuer à la poule pour revivre plutôt auprès de vous.

LOUISE.

Ah ! vous êtes bien aimable...

VINCENT.

Et surtout bien heureux... d'avoir été distingué par d'aussi jolis yeux...

LOUISE.

Vous savez, quand nous étions bien jeunes tous deux, combien je vous aimais...

VINCENT.

Ce souvenir-là ne m'a jamais quitté...

LOUISE.

Vous me disiez aussi que je vous étais chère...

VINCENT.

Je suis toujours dans les mêmes sentiments...

LOUISE.

Eh bien ! il faut qu'aujourd'hui vous m'en donniez une preuve...

VINCENT.

Mille, si vous voulez !..

LOUISE.

Il faut m'aider à me venger de mon mari...

VINCENT.

Vous venger de votre mari ?.. sans doute... je venais justement pour vous le proposer...

LOUISE.

Il faut lui enlever...

VINCENT.

Sa femme ?

LOUISE.

Non ! sa maîtresse.

VINCENT, à part.

Diable ! je ne comptais pas là-dessus.

LOUISE.

Eh bien ! mon cousin ?.. ne voulez-vous pas me rendre ce service ?..

VINCENT.

Mais ma cousine, le ton d'amitié avec lequel vous me parlez quand je suis arrivé m'avait fait penser...

LOUISE.

Que je voulais me venger de mon mari en le trahissant... Ah ! vous ne l'avez pas cru sérieusement ?.. Vous qui avez connu les premières années de Louise... qui savez quelle digne mère l'a élevée...

VINCENT.

Il est vrai que j'aurais dû réfléchir... mais on n'est pas maître de ça, au premier moment...

LOUISE.

Sans doute... aussi je ne vous en veux pas... ma démarche pouvait paraître singulière... Je vous aime bien, mon bon Vincent, je vous aime comme alors que nous étions enfants... votre bonheur me rendrait heureuse... mais j'adore mon mari... je l'ai épousé par amour... et ce sentiment je ne l'éprouverai jamais que pour lui... Maintenant que vous savez que j'ai pour vous une amitié de sœur... ne ferez-vous rien pour moi ?

VINCENT.

Vraiment si... vous avez une manière de demander les choses... une petite voix qui touche le cœur... Que faut-il faire ?..

LOUISE.

Vous avez vu Jeannette ?

VINCENT.

Elle est assez gentille...

LOUISE.

Il faut lui plaire !.. Vous voyez que ma vengeance vous sera agréable...

VINCENT, soupirant.

Je tâcherai cousine... pourtant...

LOUISE.

C'est !.. Jeannette n'aime pas Huret... elle s'amuse de lui... mais ce qui n'est qu'un jeu pour elle peut faire mon malheur à moi... Vous ne le voudriez pas ?..

VINCENT.

Oh ! non, ma cousine.

LOUISE.

D'ailleurs, j'ai cru voir qu'elle vous remarquait...

VINCENT.

Vous pensez ?

LOUISE.

Soyez-en sûr... je l'ai vu... les femmes s'y connaissent ; et puis, Jeannette est une vengeuse riche... l'état militaire ne vous mènera à rien... épousez-la... allez vous établir à Paris et revenez, de temps en temps, au Tréport, revoir vos anciens amis... et une femme que vous aurez faite bien heureuse en lui rendant l'amour de son mari.

VINCENT.

Je suis décidé cousine... d'abord, pour vous être agréable... après ça un mariage... une position !.. Vous n'avez plus rien à craindre de Jeannette... je vais lui proposer un petit tour de promenade et j'aurai du malheur si je ne l'emporte pas sur mes rivaux !

Air : de l'Anachorite du régiment.

J'ai toujours eu de l'agrément ;

C'est charmant,

Mon enfant,

D'être un vrai garnement.

Mon plus fort au régiment,

Où vraiment,

C'était le sentiment.

Pour enlever femme jolie,

À pari, pourtant le canon,

C'est la même stratégie

Que pour prendre un bastion.

Aux Belinois, ainsi qu'aux Belles,

J'ai livré plus d'un combat,

Soumettre les Infidèles,

C'est le devoir d'un soldat.

J'ai toujours eu, etc.

SCÈNE XIII.

LOUISE, d'abord seule, puis CATICHE.

LOUISE.

Pourvu que cette coquette le trouve à son goût ?.. Elle serait bien difficile !.. il est beau garçon, il vient de Paris... elle doit le préférer aux pêcheurs du Tréport...

CATICHÉ, entrant, elle est ridiculement parée.

Comment me trouvez-vous ?

LOUISE.

Parée comme si vous alliez à une noce...

CATICHÉ.

Je vais à un rendez-vous ?

LOUISE.

Un rendez-vous... où cela ?

CATICHÉ.

Sous les grands maronniers...

LOUISE.

Et qui vous a donné ce rendez-vous ?

CATICHÉ.

Je veux bien vous le dire, à vous... vous ne me trahirez pas, car nous sommes toutes deux jouées par nos maris ; et puis, d'ailleurs, les brebis ne se mangent pas entr'elles... C'est Vincent... c'est le beau carablinier qui m'attend...

LOUISE.

Ah ! c'est mal Catiché... n'y allez pas.

CATICHÉ.

Si fait, j'irai... j'ai essayé de tous les moyens

pour ramener ce scélérat de Gaspard... maintenant, je ne pense plus qu'à me venger!.. C'est un moyen comme un autre... un meilleur qu'un autre... et je n'ai qu'un regret, c'est d'y avoir pensé si tard... mais je rattraperai le temps perdu... Je m'en vas sous les maronniers.

LOUISE.

Oh! n'y allez pas, je vous en conjure, queis que soient les reproches que vous pouvez faire à votre mari.

Air : Louise en la réprimande.

Oh! non, les torts du mari, par la femme,
Ne doivent pas être pris de moitié.
Le monde injuste, ce nous couvrant de blâme,
Pour notre époux, garderait sa pitié.
L'opinion sur vous est pure encore,
Ah! redoutez de la voir se changer!
Car la vengeance alors, qu'elle déshonore,
Vient nous flétrir au lieu de nous venger.

CATICHE.

C'est superbe ce que vous dites là... mais Vincent c'est plus beau encore... j'aime mieux Vincent, et je cours trouver Vincent.

(Catiche sort.)

SCÈNE XIV.

LOUISE, puis ensuite HURET.

LOUISE.

Voyez comme la colère inspire mal!.. heureusement elle ne rencontrera pas Vincent, qui déjà ne pense plus à elle... elle n'aura péché que d'intention... c'est moins dangereux... Huret va sans doute bientôt rentrer... il n'aura pas non plus trouvé Jeannette, que Vincent a emmenée... Maintenant il faut songer à me parer... *(Elle se regarde dans une petite glace placée au-dessus du buffet.)* Un peu de coquetterie ne nuit pas en ménage... Ah! le bonnet qu'il a donné à Jeannette... elle ne l'a pas trouvé assez joli pour elle, et l'a laissé là...

Air de Charles O'...

Allons, essayons ma parure,
Plaçons ces rubans, ce bonnet,
Et puis donnons à ma tournoire
Un air élégant et coquet.
Le péché de coquetterie
Sera bien pardonnable, lei
Oo peut vouloir être jolie
Quand c'est pour plaire à son mari.

De le revoir, ah! qu'il me tarde,
Car je crois retrouver son cœur.
Avec plaisir je me regarde,
Je suis jolie!.. ah! quel bonheur!
Vraiment ma figure est piquante:
Dans mes traits l'amour a souri,
À ses yeux je serais charmante,
Si ce n'était pas mon mari.

HURET, co entrant à part.

Jeannette qui m'avait promis d'être chez elle est sortie... Fiez-vous à la parole des femmes?..

LOUISE, arrangeant ses cheveux.

Ah! c'est toi, mon ami?

HURET, avec humeur.

Oui, oui... *(A part.)* La coquette se moquerait-elle de moi?... Nous verrons cela...

LOUISE.

C'est bien aimable de quitter le billard... des amis... pour venir voir sa femme...

HURET, à part.

Pauvre femme, si elle se doutait. *(Haut.)* Ah! oui, quand on a passé une nuit en mer, on se trouve à l'étroit dans un café... j'avais besoin de respirer...

LOUISE.

Assieds-toi... je vais me mettre là... *(Elle s'assied auprès de lui.)* Mais regarde-moi donc... Comment me trouves-tu?

HURET, qui la regarde avec peine.

Toujours bien gentille...

LOUISE.

Mais tu ne me vois pas...

HURET, soupirant.

Si, je vois que tu es toujours ma petite Louise... toujours bonne, toujours aimable, toi!..

LOUISE.

Parce que je t'aime comme le premier jour... parce qu'il y a là, dans cette chambre, un petit ange qui dort et qui me ferait oublier même tes torts... si tu pouvais en avoir... mais je ne crains rien... car Marie et moi tu nous aime toutes les deux, n'est-ce pas?..

HURET.

Comment ne pas t'aimer, toi?

LOUISE, galement.

Ah! mais je veux aussi que tu me trouves jolie... aussi jolie que les autres... regarde ce bonnet.

HURET.

Tiens! n'est-ce pas celui que j'avais apporté à Jeannette?

LOUISE.

Précisément... elle l'avait jeté là... moi je m'en suis parée.

HURET.

Vrai.

LOUISE.

J'ai oublié qu'elle l'avait dédaigné... je me suis souvenue seulement qu'il venait de toi... Me va-t-il bien!

HURET.

Beaucoup mieux qu'à elle.

LOUISE.

Ah! que je suis contente!

HURET.

Voyez-vous cette coquette avec ses grands airs qui avait méprisé mon cadeau.

LOUISE.

Tant mieux, je garderai le bonnet.

HURET.

Oui, tu le garderas, et tu le mettras tous les jours pour la faire enrager.

LOUISE.

Non, mais pour que tu me trouves aussi bien qu'elle.

HURET.

Aussi bien!.. mieux, tu veux dire!... et puis, vois-tu, Louise, elle n'a pas comme toi de la boné dans le sourire... de l'amour vrai dans les yeux... Je n'y puis plus tenir... il faut que je t'aie vue mes fautes... je suis un méchant homme.

LOUISE.

Toi... qui dit cela ?

HURET.

Moi, qui ai méconnu tant de grâces, de gentillesse pour me mettre dans la pensée, une...

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Ne dis pas cela... Ce n'est pas vrai, je ne te crois pas... tu n'as jamais aimé véritablement que ta Louise.

HURET, attendant et lui ouvrant ses bras.

Oui! oui, tu as raison... viens là, sur mon cœur... ma bonne petite femme.

Air : Louise ou la Repentance.

Mais ta bonté m'accable,
Je rougis devant toi;
Une flamme coupable
M'a fait oublier ma foi.
Ma Louise trop bonne,
Excuse un si grand tort,
Et si ton cœur pardonne,
C'est en voyant mon r'mord.

LOUISE.

Non, non, je te pardonne
Parce que tu m'aimes encor.

J'ai aussi besoin d'indulgence, moi.

Même air.

Femme qui se marie,
Renonce aux valisatours;
A la coquette rie
Cependant j'eus recours,
Il se peut qu'on me donne
Aujourd'hui quelque tort;
Si ton cœur me pardonne,
C'est en voyant mon r'mord...

HURET.

Non, non, je te pardonne
Parce que tu m'aimes encor.

LOUISE.

Ah! que je suis heureuse! (A part.) Catiche aura-t-elle aussi bien réussi?

(On entend des sanglots, des cris.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, CATICHE.

CATICHE.

Air du Précédent.

Ah! ah! Je suis perdue
Et rompue (bia.) c'est bien mal!
Comm' plair' mon mari m'a battue!
Quel animal!

Ah! ah! quel brutal!

Pour en juger par l'apparence,
Il montrait une indifférence
Qui rassurait sur ses projets jaloux;
Mais c'était pour nous tromper tous
Et pour mieux assurer ces coups.
Cette douceur n'était que tromperie;
Car c'était pour frapper plus fort.

Ah! quelle infamie!

Enfin, voilà mon triste sort,
Fier-vous donc à l'eau qui dort.

Ah! ah! etc.

LOUISE.

Mais, mon dieu, comment ça s'est-il fait?

CATICHE.

Vous savez que je voulais me venger de Gaspard... (voyant Huret.) C'est-à-dire que je voulais lui donner un peu de jalousie pour le détourner de cette Jeannette, dont il est comme un imbécille... J'étais donc allée au rendez-vous que Vincent m'avait donné... j'attendais depuis quelque temps...

LOUISE, à part.

Je m'en doute bien...

CATICHE.

J'entends quelqu'un marcher dans l'allée de maronniers et j'appelle... Vincent!.. Vincent, c'est moi... c'est Catiche!.. vous ne vous douteriez pas qui arrive?..

HURET.

Vincent, sans doute?

CATICHE.

Non; Gaspard... qui, pour la première fois de sa vie se met colère... mais dans une colère!.. à ce point qu'il m'a déchiré mon bonnet... mon fichu... et qu'il m'en a donné que j'en suis encore toute étourdie...

HURET.

Eh bien! mais vous devez être contente... ça prouve qu'il vous aime.

CATICHE.

Oui belle preuve, il m'a plantée là... pour aller retrouver Jeannette.

HURET.

Eh! il peut plaire à Jeannette tant qu'il voudra... moi je ne veux plus plaire qu'à ma femme!..

CATICHE, à part.

Comment a-t-elle pu faire?... moi rien ne me réussit.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GASPARD.

CATICHE, allant à lui.

Ah! te voilà, monstre!.. brutal... voyez dans quel état vous m'avez mise...

GASPARD.

M"" Gaspard, laissez-moi tranquille... ne me faites pas sortir de mon caractère deux fois par jour, je vous en prie...

CATICHE.

Vous n'avez donc pas trouvé votre Jeannette?..

GASPARD.

Pas plus que vous n'avez trouvé Vincent... qui diable a dérangé tout ça?..

LOUISE.

Moi!

HURET.

Toi?

LOUISE.

Oui, c'est moi qui suis cause que Huret n'a pas trouvé Jeannette... que Vincent n'a pas trouvé Catiche et que Gaspard revient comme il était parti...

HURET.

Mais quel moyen?

LOUISE.

C'est mon secret!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VINCENT, JEANNETTE, MARINS,
FEMMES, etc.

CHOEUR.

Faisal de la Boquerie.

Le joli soldat, de la coquette
A touché le cœur,
Chantons en ébour
L'hymen de Vincent et de Jeannette,
Voilà le vainqueur !
Place au vainqueur !

VINCENT.

Où, où, place !... place au vainqueur...

GASPARD.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?..

VINCENT.

Je veux dire... que la jolie veuve qui tient mon
bras, a accepté mon cœur et ma main, et qu'en
échange elle me donne son cœur, sa fortune et
mon congé... nous partons ce soir pour notre éta-
blissement de Paris...

GASPARD, à Jeannette.

C'est vrai ?..

JEANNETTE.

Oui, mon cousin...

GASPARD, à part.

Si j'avais su ça, je n'aurais pas tant battu ma
femme...

VINCENT, bas à Louise.

Vous voyez que j'ai tenu ma promesse... Je
vous ai vengée, non pas comme je l'aurais vou-
lu, mais comme vous l'avez exigé... (A Huret.)
Cousin, tu ne connais pas le trésor que tu pos-
sèdes...

HURET.

Oh si !.. Je l'apprécie tous les jours de plus
en plus...

CATICHE, à Gaspard, lui tendant la main.

M'en veux-tu encore ?

GASPARD.

Pour la danse que je t'ai donnée ?..

CATICHE.

Non... pour le rendez-vous ?.. c'était pour te
faire enrager... quand j'ai appelé Vincent je t'a-
vais reconnu...

GASPARD.

Ah ! tu crois ?.. à la bonne heure !..

VINCENT.

Adieu, mes bons amis, vous voyez que j'ai bien
employé mes vingt-quatre heures de congé ; tout
le monde est content n'est-ce pas ?

TOUS.

Oui, oui, oui.

VINCENT.

Vous le devez plus encore à Louise qu'à moi ;
paissent, pour garder leurs maris, toutes les
femmes avoir son secret.

CHOEUR.

Pai elle loi, tout est content,
Célébrons son heureuse adresse :
Pour nous tous quel heureux moment,
Pour son mari, quel sort charmant.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : De la chose au Bernard.

GASPARD.

Moi j'étais né pour aimer le silence
Avec ce goût j'aurais resté garçon.
Je m' suis marié, jugez d' la différence,
On n'a entendu plus maintenant dans la maison.
Avec ma femme, à présent je n' suis qu' faire ;
Quand je l'embrasse, ell' redoubl' son enquet.
Et quand j' la bats je n' peux pas la faire taire ;
Pour réussir je n' ai pas le secret.

JEANNETTE.

L'art élégant de la coquetterie
Veut un travail profond et médité,
A cette étude, une femme jolie,
Doit ses succès bien plus qu'à sa beauté
Faire naitre l'amour et bien cacher le nôtre,
A deux amans feindre un aveu discret,
Rire de l'un et se moquer de l'autre,
Pour réussir voilà tout le secret.

CATICHE.

Je crois assez qu' pour réchauffer l' ménage
Par-ci par-là quelques tapes ont du bon,
C'est un moyen dont on peut faire usage ;
Moi pour ma part je le mets en renom.
Si vot' mari se lasse d'être aimable,
L' matio donnez ou r'cevez quelq' soufflet,
Vous avez l' soir un époux adorable ;
Pour réussir voilà tout le secret.

HURET.

Dans notre temps fertile en industries,
On fait en grand tout's les spéculations,
Les mines d'or, le bitum', les brass'ries,
Le vin, les fleurs, on met tout en actions.
Dans les journaux fait's mousser votre affaire,
N' vendez qu'à prime, alors le tour est fait.
Puis vous voyez accourir l'actionnaire ;
Pour s'enrichir voilà tout le secret.

VINCENT.

Nos tourlouroux étaient bons en Afrique,
Ils s' sont tapés que c'était un plaisir,
On s'en étonne et pourtant ça s'explique,
La r'ette est simpl', faut qu' savoir s'en servir.
Être joyeux au plus fort d' la bataille,
Courir gaiement au devant du boulet,
Puis comm' des fous sauter sur la muraille ;
Pour battre l'ennemi, voilà tout le secret.

LOUISE, au public.

L'auteur voulait, dans sa frayeur extrême,
Remplir grâti's la sail' de ses amis ;
Mais l' directeur, dont c' n'est pas le système,
Par les bureaux aim' mieux qu'oo soit admis.
Mettez, dit-il, d' la gaité dans vot' prose,
Un peu d'esprit à la fin d' chaque couplet.
Sur l' vrai public du rest' je me repose ;
Pour réussir voilà tout le secret.